

de se délasser un peu du travail de la nuit, & qu'on eût le tems de débarquer quelques pièces de campagne. Elles furent d'un grand secours lors que les deux Armées furent hors de la portée du canon des vaisseaux & de la forteresse. L'on voioit au milieu des Bataillons les plus avancez, la Croix Archiepiscopale de Ximenez, d'où pendoit une banderole, sur laquelle on lisoit ces paroles, qui furent autrefois d'un si heureux présage à Constantin; *Vous vaincrez par ce signe*: tous les drapeaux & les étendarts portoient la même devise; & l'on voioit briller la Croix dans tous les rangs. Ximenez l'avoit ainsi ordonné pour animer ses troupes, & les faire souvenir que J E S U S-CHRIST étoit le Chef invisible de cette Armée.

Les deux Armées restèrent ainsi quelque tems en présence: Elles étoient rangées de la même manière; quatre Bataillons quarrés, la Cavalerie sur les aîles, faisoient à peu près la disposition des deux Armées: La Chrétienne avoit de particulier un corps de réserve, qui fut d'un grand secours dans cette occasion. L'Armée Infidèle étoit supérieure en nombre: La Chrétienne l'emportoit par l'expérience des Chefs, la valeur des Soldats, le bon ordre & la discipline. L'Infidèle avoit l'avantage du lieu: La Chrétienne celui du canon des vaisseaux & de la forteresse. Après s'être regardées quelque tems sans rien entreprendre, enfin la Cavalerie des Maures, qui se voioit de beaucoup plus nombreuse que celle des Chrétiens, engagea le combat avec de grands cris. Elle fut reçue piques baissées, avec un profond silence qui avoit quelque chose de terrible; & elle revint ainsi plusieurs fois à la charge sans pouvoir ouvrir les Bataillons

vaillons d'Espagne : Cependant le canon de la Forteresse & des vaisseaux faisoit un furieux ravage parmi la Cavalerie des Maures ; leur ardeur en fut ralentie , & elle fit alte. Alors l'Armée Chrétienne , étendant son front , & avançant toute à la fois , ataqe à son tour , avec de grands cris , celle des Infidèles , la poussa , & gagna enfin la hauteur. La vue d'Oran , que l'on découvre de cét endroit , redoubla le courage des Chrêtiens , & les Armées occupant toutes deux un terrain uni , tout se mêla , tout combattit. Pendant que ces choses se passôient sur la hauteur , Ximenez , prosterné dans la Chapelle de la Forteresse , imploroit le secours du Ciel , & le prioit de défendre sa cause.

D'un autre coté , les vaisseaux qui portoient les deux mille chevaux qui n'avoient pas été débarquez à Marsaquivir , étoient arrivez devant Oran ; & après avoir mis à terre la Cavalerie qu'ils y avoient transporté , se servoient de toute leur artillerie pour en battre furieusement les murailles. Cette Cavalerie ne fut pas inutile : elle se partagea en deux corps , chacun de mille chevaux ; l'un , sous la conduite de Souza , Mestre de Camp du Régiment de Ximenez , prit le chemin de la Porte de Tremecen , qu'on avoit promis de livrer au Cardinal ; l'autre , sous le commandement du Comte d'Altamira , demeura caché derrière une coline qui en déroboit également la vue à la Ville & à l'Armée des Maures.

L'intelligence que le Cardinal avoit dans la Ville réussit : les deux Maures & le Juif qui l'avoient formée tinrent parole ; la Porte fut livrée , & comme tout ce qu'il y avoit de gens de défense étoit sorti , à la reserve d'un très-petit nombre , la Cavalerie y entra sans ré-

sistance. Jamais surprise ne fut pareille à celle des habitans d'Oran ; bien loin de songer à se défendre , ils couroient en foule dans les Mosquées , croiant y trouver un azile contre la première fureur du vainqueur. La Cavalerie maitresse de la Ville s'empara des principaux postes , & des murailles , s'y retrancha , & tourna le canon contre la Ville , menaçant de la reduire en poudre si l'on faisoit le moindre mouvement pour s'y défendre. Les Etendarts d'Oran furent aussi-tôt arrachez , & l'on vit paroître à leur place sur les murailles ceux de la Croix cantonnée des Armes d'Espagne.

A cette vûë , l'Armée Chrétienne, quoique peu acoutumée à ces sables brulans , reprit de nouvelles forces : la consternation se mit parmi les Maures , & pendant que Pierre de Navarre , à la tête de toute l'Armée , les pouffoit avec la dernière vigueur , Vianelli , à la tête du corps de reserve , qui n'avoit presque point agi , les prit en flanc. Les Maures furent obligez de reculer ; mais ce fut encore pis : car les mille chevaux tous frais , sortant de derrière la coline , tombèrent sur l'arrière-garde avec de grands cris : Les Maures étonnez de se voir attaquez de tous cotez , croiant le nombre de leurs ennemis beaucoup plus grand qu'il n'étoit , perdirent courage : tout plia , & la Cavalerie s'enfuit enfin à toute bride : l'Infanterie ainsi abandonnée essaya de se retirer ; mais l'éfroi y aiant mis le désordre , elle fut enfoncée , & la Cavalerie & l'Infanterie Espagnole y entrant péle-mêle , en firent un furieux carnage. Il resta sur le champ de bataille cinq mille hommes de tuéz , sans compter les bleffez , qui moururent la plupart de leurs bleffures , & les prisonniers , qui fu-

rent en grand nombre , & que l'on envoya aux Galères.

Pierre de Navarre pouvoit se contenter d'une victoire , qui , avec la perte de * très-peu de monde , le rendoit maître de la Ville & de tout l'Etat d'Oran ; mais comme il portoit ses vûes plus loin , il s'attacha à détruire les restes de cette malheureuse Armée , qui se retiroit en confusion. Ainsi après avoir donné ses ordres à Vianelli & à Diego-Vera, Général de l'Artillerie , pour demeurer à la garde du camp , & y rétablir l'ordre que l'ardeur du pillage en avoit banni , il détacha le corps de réserve & les mille chevaux que commandoit le Comte d'Altamira , sous le commandement de Diégo Pacecco , & de Garcias de Toléde, fils aîné du Duc d'Alve , avec ordre de poursuivre les ennemis.

* Les Histo-riens ne font mention de cette perte qu'à trente hommes du côté des Chrétiens.

Pour lui , prenant l'élite de ses troupes , il marcha vers Oran , pour secourir les siens , qui étoient en trop petit nombre pour la pouvoir garder long tems. Il y entra sans peine , les troupes s'étant saisies de toutes les portes ; mais il trouva les ruës & les avenues des places barricadées , & le peuple , revenu de sa première surprise , résolu de se défendre.

Ces barricades faites à la hâte furent aisément emportées. Le Soldat irrité de cette foible résistance , sans distinction d'âge ni de sexe , passa tout au fil de l'épée : Il n'y eut que ceux qui s'étoient retirez & barricadez dans les Mosquées qui échaperent à sa fureur. L'on força ensuite les maisons : elles furent pillées , & le massacre y recommença , avec d'autant plus de cruauté , que l'on n'y trouva que des femmes , des vieillards , & des enfans , la plupart incapables de nuire.

Ce fut le dernier des malheurs pour cette

misérable Ville , de ce que Ximenez n'y fit pas son entrée ce jour - là ; il n'y eût pas eu tant de sang inutilement répandu : mais Pierre de Navarre , en permettant de si grands excès , suivit la cruelle politique des Espagnols : ils exterminent ainsi les habitans des lieux dont ils se rendent les maîtres , afin de n'avoir pas besoin , ni de citadelles , ni de garnisons nombreuses , pour contenir dans le devoir les peuples nouvellement conquis.

Louis
XIV.

De combien la manière de faire la guerre des François est - elle plus humaine ; puisque LOUIS LE GRAND , Commandant ses Armées en personne , on a vû des Villes emportées d'assaut , aussi tranquilles le jour même de leur prise , que si elles n'eussent pas changé de maître.

La nuit vint enfin , & fit cesser le carnage. Les Espagnols épuisés par les fatigues de cette grande journée ; trouvant dans les maisons dont ils s'étoient emparez toute sorte de rafraichissemens , en profitèrent avec si peu de précaution , qu'étant pour la plûpart enfevelis dans le vin & dans le sommeil , les Maures sortant des Mosquées eussent pû rendre cette grande victoire inutile , & vaincre à leur tour leurs vainqueurs , si Pierre de Navarre n'eût pris des précautions capables de lui assurer la victoire.

Ce vigilant Général ne dormit point de toute cette nuit , quelque fatigué qu'il fût , & ne quitta pas même ses armes. Tous les Officiers qu'il retint auprès de lui en firent autant. Il mit par tout des corps de gardes , & des sentinelles , & les tint si bien éveillées par les rondes continuëles qu'il fit toute la nuit , que les Maures renfermez dans les Mosquées n'en

purent ni sortir ni profiter du désordre des Espagnols.

Le lendemain à la pointe du jour les Mosquées furent ataquées, & plus vigoureusement défendues qu'on n'avoit lieu d'attendre d'un peuple ramassé confusément, qui combattoit sans ordre, & qui n'étoit soutenu que de son désespoir. La résistance eût même été plus longue, si les Espagnols montant sur les toits n'eussent fait pleuvoir sur ceux qui étoient dessous une grêle de traits & de pierres, les menaçant de les ensevelir sous les ruines des toits & des murailles renversées. Les Maures forcés de se rendre, demandèrent composition : Elle fut refusée, & tous furent contraints de racheter leur vie aux dépens de leur liberté. On fit de la sorte huit mille Esclaves. Les morts que l'on trouva dans les ruës & dans les maisons aiant été comptez passaient le nombre de quatre mille. En un mot, de ce grand nombre d'habitans qui peuploient cette fameuse Ville, il n'y en eut que quatre-vingts, qui étant échapez au vainqueur se retirèrent à Tremecen. Au récit qu'ils y firent des cruautés commises à la prise d'Oran, le peuple se soulevant, massacra indifferemment, Marchands, Esclaves, & généralement tout ce qui se trouva de Chrétiens dans la Ville & dans tout le Roiaume.

Il ne restoit plus à prendre que le Château d'Oran, assez mauvaise place, & encore plus mal pourvûë. Pierre de Navarre le fit sommer : le Commandant répondit qu'il n'étoit pas en état de se défendre ; mais qu'il vouloit avoir la gloire de le rendre à Ximenez. Ainsi, tout étant tranquile, Pierre de Navarre l'envoia inviter de venir prendre possession de sa conquête.

Les choses étoient en cet état , lors que Garcias de Toléde vint rendre compte à Pierre de Navarre de l'entière défaite des ennemis; Pacecco & lui avoient eu ordre de les poursuivre dans leur retraite , ils les avoient atteints comme ils avoient pour la plupart jetté leurs armes pour fuir avec moins d'embaras : Se voiant poursuivis , ils tachèrent de se rallier : ce fut en vain ; le désordre & l'éfroi étoient si grands , que ne leur permettant pas de distinguer le petit nombre de leurs ennemis , ils crurent avoir toute l'Armée sur les bras. Ainsi Garcias d'un coté , & Pacecco de l'autre , à la tête de leurs troupes , les attaquant en même tems , en firent une terrible boucherie. La nuit la fit cesser , & sauva les pitoiables restes de cette malheureuse Armée.

Il ne manquoit à la gloire de Ximenez que de venir jouir lui-même de sa conquête. On pouvoit aler à Oran ou par terre ou par mer ; Ximenez montant sur une Galère choisit le chemin de la mer , pour éviter la rencontre de ce grand nombre de morts dont le champ de bataille , par où il lui falloit passer , étoit tout couvert. A peine est-on sorti du port de Marfaquivir , qu'on aperçoit Oran ; c'est son plus bel endroit : elle a du coté de la mer l'un des plus beaux aspects qu'on se puisse imaginer. Ximenez ne l'eut pas plutôt aperçu , que levant les yeux au Ciel il remercia Dieu d'une si belle conquête ; & pendant tout le chemin il ne dit presque autre chose que ces paroles qu'il ne pouvoit pas se lasser de répéter. *Ce n'est pas à nous , Seigneur , ce n'est pas à nous , mais à votre Nom qu'il faut rendre gloire.*

Il fut reçu à la descente de sa Galère par Vianelli , qui après avoir fait camper l'Armée

sous les murailles d'Oran , l'y étoit venu recevoir : une double haie d'Infanterie & de Cavalerie bordoit le chemin depuis le Port jusqu'au Château.

Pierre de Navarre reçut Ximenez à la porte de la Ville , lui en présenta les clefs , & le félicita sur sa victoire. Le Cardinal loua hautement sa conduite & sa valeur : il donna de grandes louanges aux Officiers & aux Soldats , & entra dans la Ville aux acclamations de toutes les troupes.

Au triste spectacle de tant de morts , & de tant de sang répandu , Ximenez ne put s'empêcher de verser des larmes : Il plaignit le sort des vaincus , & témoigna à Pierre de Navarre , qui marchoit à sa droite , qu'une victoire moins sanglante lui eût été plus agréable. Le Général lui répondit , que c'étoient les suites inévitables de la guerre & des Villes forcées ; qu'il n'étoit pas aisé d'arrêter la fureur du Soldat ; que les entreprises les plus justes avoient souvent des suites , qui pour être sanglantes n'en étoient pas moins nécessaires ; que quelque modération qu'on se fût proposée dans le projet , on étoit souvent forcé de s'en éloigner dans l'exécution ; qu'après tout , c'étoient des Infidèles , qui ne méritoient pas qu'on les plaignît. *C'étoient des Infidèles , il est vrai , repartit Ximenez ; mais c'étoient des hommes dont on auroit pu faire des Chrétiens : leur mort me ravit le principal avantage de la victoire , qui étoit de les gagner à Jesus - Christ.*

A quelque distance du Château il rencontra le Gouverneur , qui se fit connoître à lui pour l'un des deux Maures avec qui il avoit l'intelligence dont l'on a parlé. Le Maure lui présenta les clefs du Château , & en même tems trois cens Esclaves Chrétiens , qui y avoient

été mis aux fers dès que la flote d'Espagne avoit paru. Ces malheureux se jetèrent aux piez de Ximenez en lui présentant leurs chaînes qu'il avoit rompues, & l'appellant leur liberateur. Ce fut un présent bien agréable à Ximenez : il leur donna sur le champ la liberté, & permit à la Garnison de se retirer à Tremecen avec armes & bagage. Pour le Gouverneur, comme on lui avoit promis, aussi-bien qu'à ses deux complices, de grands avantages en Espagne, pour récompense de leur trahison, Ximenez le retint auprès de lui, se fit amener l'autre Maure & le Juif qui l'avoient si bien secondé, leur fit toute sorte de bons traitemens, & les mena avec lui en Espagne quand il y repassa.

La Garnison aiant été changée, le Cardinal prit possession du Château, fit dresser le plan des nouvelles fortifications qu'il y vouloit ajouter, & donna ses ordres pour la mettre en l'état où on la voit encore aujourd'hui. Il retourna ensuite dans la Ville, où l'on avoit logé toute l'Armée, & s'étant rendu dans la grande place, où l'on avoit porté tout le butin, il fit l'éloge des Chefs & des Soldats, les remercia au nom du Roi & au sien; & après avoir fait mettre à part quelques pièces des plus précieuses, il les envoya au Roi par un Courrier qu'il lui dépêcha, pour lui porter la nouvelle de sa conquête. Il abandonna tout le reste aux Officiers & aux Soldats. La liberalité de Ximenez n'en demeura pas là : comm'il étoit reconnu pour Généralissime de cette Armée, & qu'il en avoit fait tous les fraiz, l'on avoit mis à part pour lui environ la troisième partie du butin : il la fit apporter au même endroit, en fit des présens de sa propre main à Pierre de Navarre, à

tous les Officiers Généraux , & Subalternes , & même à de simples Soldats en qui il avoit remarqué ou de la probité ou de la conduite ou de la valeur : il destina le reste pour les besoins publics , comme pour la réparation & l'ornement des Mosquées qu'il avoit dessein de convertir en Eglises ; pour lui , il se reserva très - peu de chose , & sur tout plusieurs Livres Arabes des mieux conditionnez , qu'il destina pour la Bibliothèque d'Alcala : on les y voit encore aujourd'hui.

L'on peut juger de la grandeur & des richesses d'Oran , par son commerce , & de son commerce , par le nombre de quinze cens boutiques qui y étoient lors que Ximenez la prit. Un Historien * qui assista à cette conquête , & qui assure les avoir comptées , dit à cette occasion , qu'à peine en trouveroit-on autant dans trois des plus fameuses Villes d'Espagne. Le butin , sans y comprendre ce qui fut détourné , dont l'on ne peut tenir compte , fut estimé cinq cens mille écus d'or. Toute l'Armée s'enrichit à cette prise , & il y eut tel particulier qui en raporta jusqu'à dix mille ducats. * Ierónimo Juliano.

Les richesses d'Oran n'étoient pas ce qui contribuoit le plus à sa réputation : sa grandeur , le nombre de ses habitans , sa situation , son Port , son Arcenal , où l'on trouva plus de soixante piéces de gros canon , sans compter les petites , & un nombre infini de toutes sortes d'armes , la faisoient passer pour la plus importante Ville de toute l'Afrique. Cette Ville est aujourd'hui bien différente de ce qu'elle étoit alors : quelque soin qu'on ait pris de lui rendre sa première grandeur , l'on n'a jamais pû en venir à bout.

Le premier soin de Ximenez , après la dis-

tribution du butin , fut de faire nétoier la Ville de tous ces corps morts qui commençoient de l'infecter : il purifia ensuite les Mosquées ; les fit orner à l'usage des Chrétiens , & dédia lui-même la plus grande à Notre-Dame de la Victoire. Il établit dans cette même Ville un Clergé , des Moines , des Hôpitaux ; leur assigna des fonds pour leur subsistance , & des Maisons commodes pour les loger. Il n'y manquoit plus que des habitans ; mais l'on n'eut pas plutôt sçu que les maisons & les fonds s'y donnoient presque pour rien , qu'il s'y en rendit bien-tôt un assez bon nombre. Les trois cens Esclaves que Ximenez avoit délivrez , furent les premiers qui commencèrent à repeupler cette fameuse Ville.

Ce fut un coup d'une prudence & d'un bonheur extraordinaire d'avoir ataqué & pris cette Ville avec tant de diligence ; car si l'on eût seulement retardé d'un jour , le Roi de Tsemecen y envoioit un secours considérable : il en eût empêché , ou du moins retardé la prise , qui n'eût pu se faire sans perdre la meilleure partie de l'Armée ; & la réduire à s'en retourner après sa conquête. Ce secours parut le lendemain de la prise ; mais étant arrivé trop tard , il s'en retourna sans rien faire.

Les choses étant ainsi disposées , Ximenez fit proclamer le Roi Catholique Seigneur Souverain de la Ville & de l'Etat d'Oran ; mais comme en même tems , après avoir déclaré que l'un & l'autre releveroit pour le spirituel de l'Archevêché de Tolède , comm'ils en dépendent encore aujourd'hui , quoi qu'ils en soient fort éloignez ; il s'en apropria le Domaine , les revenus publics , & généralement tout ce qui avoit été du Domaine des anciens

Rois d'Oran : Pierre de Navarre s'en ofensa & il protesta qu'il ne souffriroit jamais que ce Domaine apartint à d'autres qu'à sa Majesté Catholique.

Ximenez, qui n'avoit plus tant de lieu de le ménager, le prit d'un ton plus haut qu'il n'avoit acoutumé, & le regardant avec cet air d'autorité qu'il sçavoit prendre dans les occasions où il falloit qu'il se soutint, il lui dit, qu'il vouloit bien qu'il sçût qu'il ne devoit compte de sa conduite qu'au Roi même : qu'il sçavoit ses intentions mieux que personne : & qu'en tout cas il ne les apprendroit pas d'un étranger, qui n'étoit que depuis quelques mois à sa solde, & qui lui devoit à lui-même toute l'autorité qu'il avoit : que cette autorité seroit soumise à la sienne, & qu'il ne souffriroit jamais qu'un homme obligé de lui obéir entreprît de le contrôler : que s'il avoit quelque chose à lui remontrer, il le devoit faire en particulier, & avec le respect qui étoit dû au caractère dont le Roi, leur commun maître, l'avoit revêtu. Ximenez acheva ensuite ce qu'il avoit commencé, & Pierre de Navarre, qui n'étoit pas en état de l'en empêcher, reconnut qu'il s'étoit commis mal à propos.

L'on proposa ensuite de nouvelles conquêtes, & l'on s'arrêta à celle du Roiaume de Bugie, par cette seule raison, que les guerres civiles dont cet état étoit agité, favorisoient le dessein des Espagnols.

La conclusion de cette entreprise réveilla la jalousie de Pierre de Navarre & de Vianelli. Ximenez s'en aperçut, & ne voulant pas mécontenter deux Officiers d'un mérite aussi distingué, qui avoient servi si utilement, & qui pouvoient rendre encore de si grands ser-

vices à l'Etat & à la Religion : il déclara en plein Conseil de guerre, qu'il n'étoit parti d'Espagne que dans le dessein de conquérir Oran : que Dieu aiant fait réüssir cette entreprise, il étoit résolu de s'en retourner : que son âge ne lui permettoit pas de soutenir plus long tems les fatigues de la guerre, & que la profession paisible à laquelle Dieu l'avoit apellé ne s'accordoit pas avec une vie aussi tumultueuse que celle d'un camp : qu'il croioit leur être pour le moins aussi utile en Espagne, qu'il le pourroit être en Afrique : qu'il ne cesseroit de solliciter le Roi de leur envoyer les secours nécessaires : que pour lui, il leur faisoit de bon cœur présent des munitions de guerre & de bouche qui étoient encore dans les vaisseaux : qu'il aloit donner ordre de les faire débarquer ; & qu'il ne s'en réserveroit que ce qui seroit absolument nécessaire pour son passage : Il ajouta, que la victoire n'accompagneroit leurs armes, qu'autant de tems que Dieu seroit de leur parti : que le moïen de l'y retenir, étoit de faire regner sa crainte & le bon ordre dans leur armée : qu'il sçavoit par expérience, qu'une vie Chrétienne & réglée n'étoit pas incompatible avec la profession des armes : que bien loin de diminuer la valeur, elle l'augmentoit : qu'ils songeassent à augmenter l'Empire de JESUS-CHRIST aussi-bien que celui de sa Majesté Catholique : qu'il leur laissoit, pour les seconder, bon nombre d'Ecclésiastiques sçavans, & de Religieux zélés, prêts à verser leur sang pour l'augmentation de la foi : qu'au reste il avoit deux avis à leur donner : l'un, de traiter plus humainement les vaincus qu'on n'avoit fait à Oran ; l'autre, d'engager adroitement les Soldats à acheter des maisons dans Oran, & des terres aux en-

virens : Que cette précaution produiroit deux effets également avantageux ; l'un , qu'ils en seroient d'autant plus portez à conserver leur commune conquête , qu'en la défendant , ils défendroient leur propre bien ; l'autre que n'étant point partagez entre leur devoir & le soin de conserver ce qu'ils avoient aquis , ils se donneroient tout entiers au premier. Ce fut dans cette vuë qu'avant que de partir , Ximenez fit publier , que si quelqu'un vouloit envoier quelque chose à sa femme ou à ses enfans , il se chargeroit lui-même de leur faire tenir : ce qu'il exécuta en effet avec la dernière fidélité ; des sommes fort considérables lui aiant été remises.

Si le dessein de Ximenez fut agréable à Pierre de Navarre & à Vianelli , qui s'atendoient tous deux à monter d'un degré , il affigea sensiblement toute l'Armée. Il étoit adoré des Officiers & des soldats. L'estime & la confiance qu'ils avoient en lui , ne pouvoient aller plus loin. Ils attribuoient hautement à sa piété & à sa conduite le succès surprenant qu'ils avoient eu dans l'entreprise d'Oran , & ils se croioient invincibles tant qu'ils auroient à leur tête un homme pour lequel ils étoient persuadez que le Ciel combattoit.

Ces témoignages publics de la reconnoissance de l'Armée n'empêchèrent point Ximenez d'exécuter son dessein. Il s'embarqua à quelques jours de là , après avoir remis le commandement général à Pierre de Navarre , dont la place fut donnée à Vianelli ; celle de Vianelli à Diego Vera ; & celle de Diego Vera au Comte d'Altamira.

Ximenez étant heureusement de retour à Cartagène , fit plus qu'il n'avoit promis ; non seulement il écrivit au Roi pour lui rendre un

conte exact de tout ce qui s'étoit fait, & de tout ce qu'on avoit résolu d'entreprendre, & pour le prier de continuer à l'Armée d'Afrique les secours qui lui étoient nécessaires pour pousser les conquêtes qu'elle étoit en état de faire, mais il employa tout l'argent qui lui restoit, & s'engagea même pour de grosses sommes pour acheter des blez, & toutes sortes de munitions, qu'il envoya à l'Armée avant que de partir de Cartagène.

Il reçut au même endroit les félicitations du Roi & de tous ses amis : Sa Majesté l'invitoit de venir à la Cour, pour y recevoir les loüanges qui lui étoient dûes pour les services importants qu'il venoit de rendre à l'Etat & à la Religion.

Ximenez remercia le Roi, & le pria de trouver bon qu'il alât se delasser de ses fatigues à Alcalá. Il y fut en effet par des chemins détournez, pour éviter le concours du peuple, & les receptions magnifiques qu'on lui préparoit dans toutes les Villes, s'il eût tenu le chemin ordinaire : Il ne voulut pas même qu'on lui fît aucune entrée à Alcalá, quoi qu'il en fût Seigneur spirituel & temporel : Il défendit les inscriptions, les complimens & les harangues : Il parla toujours de sa victoire, comme s'il n'y eût contribué que par ses prières ; & s'il arrivoit que quelqu'un l'appellât le Vainqueur des Nations barbares, comme il arrivoit quelquefois, après avoir témoigné que ces grands noms ne lui étoient pas dûs, il ne manquoit jamais de repéter ces paroles de David : *ce n'est pas à nous, Seigneur, ce n'est pas à nous, mais à votre Nom qu'il faut rendre gloire.*

Une si grande modération dans un si haut point de gloire lui aquit plus de réputation que tout ce qu'il avoit fait de plus grand & de

Plus heureux. Ses ennemis même & ses envieux ne purent s'empêcher de l'admirer. Jusques là il avoit passé pour vain. L'on tenoit l'ambition pour sa passion dominante ; peut-être même, comme il n'étoit pas sans défauts, qu'il avoit été son foible dans un âge moins avancé ; mais ce généreux mépris des louanges, & de tout ce qui a coutume de flater agréablement cette vanité secrète à laquelle il est si difficile de ne point céder quelquefois ; obligea enfin de reconnoître que ce qui est l'effet d'une passion dans les hommes du commun, vient souvent de grandeur d'ame dans les hommes extraordinaires.

Quoi qu'il en soit, pendant que Ximenez vivoit à Alcalá avec une modération qui n'a presque point d'exemple, Pierre de Navarre continuoit ses conquêtes en Afrique. Il ataquá & prit Bugie, Capitale du Roiaume qui en porte le nom, après avoir défait le Roi de Bugie, qui étoit fortiaü devant de lui. L'année suivante ce même Roi aiant ramassé une Armée plus nombreuse que la première, Pierre de Navarre la tailla en pièces, & remporta une victoire des plus signalées. Il tourna ensuite du côté de Tripoli, l'ataqua, & s'en rendit le maître. Tant de victoires le rendirent la terreur de toute l'Afrique, mais la fin ne répondit pas à de si grands commencemens. Il ala malheureusement échouer à l'Isle des Gelves : Son armée y fut presque entièrement défaite par les Maures ; Vianelli & Garcias de Toléde y furent tuez ; l'Armée se retira en desordre à Tripoli, & ne fut plus en état de rien entreprendre. Enfin de tant de conquêtes il n'est resté aux Espagnols que la ville d'Oran, dont ils font encore aujourd'hui en possession.

Quant à Pierre de Navarre, dont la vie de-

puis sa défaite n'a plus de liaison avec celle de Ximenez, pour achever son Histoire à laquelle il n'est pas possible que le Lecteur ne prenne quelque intérêt; il passa en Italie, & y servit fort utilement les Espagnols. La fortune l'abandonna encore à la bataille de Ravenne *: Il y fut fait prisonnier par les François. Les Espagnols le voiant malheureux, l'abandonnèrent à leur tour. L'on ne parla en sa faveur ni de rançon ni d'échange. Il languit de la sorte jusqu'au commencement du Règne de François I. * Ce Prince le plus généreux de son siècle, ne put souffrir qu'un si grand homme fût si mal recompensé de ses services. Il lui fit faire des propositions avantageuses.

* L'an
1512.

* L'an
1515.

Pierre de Navarre indigné de l'ingratitude des Espagnols, dont après tout il n'étoit pas né sujet, répondit aux avances du Roi, & s'engagea au service de la France. Il n'y perdit rien de cette grande réputation qu'il avoit acquise, quoi qu'il continua toujours à être brouillé avec la fortune. Enfin acompagnant Lautrec dans le Roiaume de Naples, il fut pris par les Espagnols. Ils ne le traitèrent pas en prisonnier de guerre; mais en traître, & en Sujet revolté, sous prétexte qu'ils étoient les maîtres de la Navarre, qui étoit sa véritable patrie. Il y a des Historiens qui disent que Charles Quint le fit étrangler en prison; mais d'autres assurent qu'on fit courir ce bruit pour rendre odieux cet Empereur, qui ne manquoit ni d'envieux ni d'ennemis, & qu'en effet Pierre de Navarre mourut de chagrin dans sa prison.

1528.

Ainsi périrent malheureusement Pierre de Navarre & Vianelli, deux des plus grands hommes de leur siècle, mais deux des plus grands ennemis de Ximenez, quoi qu'il n'eût rien épargné pour se les acquérir par des bienfaits. L'in-

gratitude dont ils usèrent en son endroit, ne fut pas une petite tâche à cette grande réputation que l'un & l'autre s'étoit acquise : Elle fut peut-être la cause de leur malheur ; rarement les ingrats font une heureuse fin.

Mais si Ximenez eut sujet de se plaindre de l'ingratitude de Pierre de Navarre & de Vianelli, il n'eut pas lieu de se louer de la reconnaissance de Ferdinand. Elle n'étoit pas une de ses vertus, non plus que la bonne foi ; il ne se piquoit ni de l'une ni de l'autre, qu'autant qu'il y aloit de son intérêt, ou du moins, qu'autant qu'elles ne le choquoient pas.

L'on a rapporté ci-dessus qu'en s'engageant aux fraiz de la conquête d'Oran, Ximenez avoit expressément stipulé, qu'au cas qu'il réussît, ils lui seroient remboursez, ou qu'Oran & ses dépendances seroient réunis à l'Archevêché de Tolède pour lui tenir lieu de dédomagement. Le Roi y avoit consenti, & le Cardinal qui étoit l'homme du monde de la meilleure foi, en exécution de ce Traité, avoit fait des fraiz immenses au de là même de ce qu'il étoit obligé ; il avoit épuisé sa bourse & celle de ses amis ; il s'étoit engagé pour de grosses sommes ; la promittude & le succès de son entreprise avoient passé l'attente de tout le monde ; & sans qu'il en eût coûté plus de trente hommes à Sa Majesté Catholique, il avoit conquis un Royaume, fait trembler l'Afrique, assuré les Côtes d'Espagne, & mis son Roi en état de pousser sa avant les conquêtes, qu'il pouvoit espérer de se voir bien-tôt maître des deux bords de la Mer, & de donner tant d'affaires aux Maures, qu'ils perdroient pour long tems l'envie de repasser en Espagne. C'étoient les suites naturelles de la conquête d'Oran. Tant de services rendus à la Couronne d'Espagne méritoient

bien quelque reconnoissance. Ximenez avoit lieu de s'y attendre.

Cependant il étoit à peine arrivé à Alcala, qu'il aprit que Pierre de Navarre, ou de son mouvement, ou, comme il y a beaucoup d'apparence, par ordre du Roi, avoit fait publier dans toutes les formes, qu'Oran & ses dépendances étoient réunies à la Castille.

Il dépêcha aussi-tôt un exprès à Sa Majesté pour lui remontrer de sa part, qu'il n'avoit jamais affecté la Souveraineté d'Oran, qu'il étoit prêt de la lui remettre, quand on lui auroit restitué les fraiz qu'il avoit fait pour cette conquête, dont il lui envoioit un état exact; que l'option dépendoit de Sa Majesté, mais qu'il étoit juste qu'on lui tînt parole, comme il l'avoit tenuë; qu'il ne demandoit que ce qu'elle lui avoit expressément acordé; & que si on lui refusoit la satisfaction qui lui étoit due, il seroit contraint de la demander aux Etats de Castille.

C'étoit prendre Ferdinand par son véritable foible. Il redoutoit sur toutes choses l'Assemblée des Etats. Il avoit été assez heureux pour empêcher les Castillans de la demander depuis son rétablissement. Il savoit par expérience combien Ximenez y avoit de crédit: Le service important qu'il venoit de rendre à l'Etat en faisant la conquête d'Oran, ses biens si généreusement prodiguez, sa vie même exposée tout récament à tant de dangers, tout parloit pour lui, tout sollicitoit en sa faveur; d'ailleurs, comme il ne demandoit rien qui ne fût juste, & qui ne lui eût été expressément acordé, il importoit au Roi en toutes manières de lui rendre lui-même justice, & de ne le pas forcer à recourir à ces mêmes Etats, qui étant les témoins des obligations qu'il lui avoit, le se-

soient aussi de son ingratitude, & de son manque de foi : Que ce seroit commettre inutilement sa réputation, qu'il lui importoit sur toutes choses de conserver, s'il vouloit continuer de regner dans la Castille aussi paisiblement qu'il avoit commencé de le faire.

Ce fut le véritable motif qui porta Ferdinand à rendre justice à Ximenez : Les fraiz qu'il avoit faits, lui furent rendus; mais ce fut de si mauvaise grace, après tant de chicanes & de délais, qu'il étoit aisé de juger qu'il ne le faisoit qu'à regret, & que tout autre que Ximenez n'en eût jamais eu raison.

Cette affaire fut suivie d'une autre que le Cardinal soutint avec sa fermeté ordinaire. Un Cordelier nommé Louis Guillaume, quelques années avant la prise d'Oran, aiant été fait Evêque *in Partibus*, sous le titre d'Evêque d'Aure *, il vint en Espagne avec ce nouveau titre, ne sachant pas aparament lui-même en quelle partie du monde son Diocèse étoit situé. Oran n'eut pas plutôt été conquis, que la ressemblance des noms lui fit imaginer que ce pouvoit bien être son titre. Ce qui n'étoit d'abord qu'un doute, devint pour lui de la dernière certitude. Il valoit mieux être Evêque d'Oran, que de l'être d'une ville qui ne se trouvoit point, & dont aucun Géographe n'avoit jamais fait mention. Sur cela changeant de nom, il se fait apeller Evêque d'Oran; il fait plus, sans avoir fait aucune civilité au Cardinal, il lui fait signifier qu'il eût à se désister du gouvernement spirituel d'Oran, que c'étoit son titre, & qu'il étoit résolu d'en aller prendre possession.

Le Cardinal n'étoit pas homme à désister sur une simple signification de la seule chose qui lui restoit de sa conquête; il avoit stipulé

Ses Ets.
les le
nom-
moient
Episco-
pus Au-
rensis.

expressément avec Sa Majesté Catholique, que cette Ville & son territoire dépendroient pour le spirituel de l'Archevêché de Tolède. Cette dépendance étoit comme un monument de sa conquête, qui devoit en conserver le souvenir à la postérité ; il ne pouvoit que lui être fort fâcheux de s'en voir privé par une espèce d'aventurier, qui ne savoit pas bien lui-même ce qu'il demandoit.

Cependant, comme il avoit une extrême aversion pour tout ce qui avoit jusqu'à l'ombre de la moindre injustice, & qu'il étoit très-éloigné de retenir la moindre chose où qui que ce fût eût pu avoir un droit légitime, il fit examiner en sa présence avec la dernière exactitude les prétentions de l'Evêque d'Aure.

Il suposa premièrement comme une chose incontestable, que quand le Pape conféroit un Evêché *in partibus*, l'on prétendoit qu'il avoit été tel autrefois, lorsque les Chrétiens étoient en possession du País où il étoit situé. Il suposa encor, comme une chose qui n'étoit pas moins certaine, que Sa Sainteté n'avoit point érigé Oran en Evêché; qu'ainsi Elle n'avoit pu le conférer sans prétendre que ç'en étoit un dès le tems que les Chrétiens étoient les maîtres de l'Afrique, & que la Religion Chrétienne y florissoit. Il n'y avoit rien à dire à ces deux suppositions, & l'intéressé même ne pouvoit pas les contester. Il ne restoit donc plus qu'à examiner, si Oran avoit été Evêché, avant que les Arabes eussent conquis l'Afrique, n'y ayant point d'apparence qu'il l'eût été depuis. L'on examina sur cela les Auteurs qui avoient traité des Provinces Ecclésiastiques d'Afrique. On lut les Conciles qui avoient été tenus, pour voir si quelque Evêque d'Oran n'y auroit point souscrit: aucun ne faisoit mention ni de l'Evêché ni de l'Evêque d'Oran.

Ximenez pouvoit s'en tenir à ces preuves, qui quoique négatives, ne laissoient pas de conclurre évidemment en sa faveur; mais pour n'avoir rien à se reprocher, il fit faire une recherche exacte de l'origine d'Oran. On trouva qu'elle avoit été fondée par les habitans de Tremecen; qui étant attirés par la beauté & par la commodité du Port, y avoient envoieé une Colonie. Il résulta de là évidemment que cette Ville n'avoit jamais été Evêché, & que les prétentions de l'Evêque d'Aure étoient sans fondement.

Ximenez lui ayant communiqué toutes ces recherches, il en parut d'abord déconcerté; mais ne pouvant se résoudre à renoncer à ses espérances, quoique mal fondées, il répondit avec émotion, que Sa Sainteté avoit prétendu lui conférer un Evêché; qu'il falloit bien que ce fût Oran, puis qu'il ne se trouvoit point ailleurs: *Vous le chercherez où il vous plaira*, lui répondit le Cardinal, *mais vous pouvez conter que tant que je vivrai, vous ne serez point Evêque d'Oran.*

Un debut si peu satisfaisant ne pouvoit promettre que des suites encore plus facheuses. Tout autre que l'Evêque d'Aure en eût été rebuté, & eût compris qu'étant sans droit, avec très-peu d'appui, & ayant affaire à un homme du rang & de l'autorité de Ximenez, il falloit tourner cette affaire en accommodement, & en tirer tout le parti qu'il pourroit, puis qu'il ne pouvoit pas avoir celui dont il s'étoit flaté. Mais il n'étoit pas homme à lacher prise si aisément; il lui falloit un Diocèse, & il vouloit que ce fût Oran.

Dans cette pensée il partit pour la Cour, & s'adressant directement au Roi, il en obtint des Lettres pour le Cardinal, par lesquelles il le

prioit de lui donner toute la satisfaction qui se pourroit.

Ximenez comprit aussi-tôt que pour peu que le Pape vînt encore à se mêler de cette affaire, elle pourroit devenir de conséquence : C'est ce qui l'obligea de lui proposer un acommodement, qui fut, qu'on établiroit à Oran une Colégiale, dont on lui donneroit la première dignité avec le titre d'Abé, & un revenu honnête tel que l'avoient les Dignitez du Chapitre de Toléde, parmi lesquelles il lui promettoit de lui donner rang, sans être obligé de faire ailleurs sa résidence.

Le parti étoit d'autant plus avantageux, qu'il ne l'obligeoit de renoncer ni à son titre d'Evêque d'Aure, ni à ce prétendu Diocèse, s'il se trouvoit jamais être quelque chose de réel. Cependant ce Prélat mal conseillé le refusa : Mais Ximenez sans s'arrêter à ses prétentions imaginaires, envoïa au Roi les recherches qu'il avoit fait faire à leur occasion. Il lui fit voir qu'Oran ne pouvoit être l'Evêché que l'on avoit conféré à l'Evêque d'Aure : Il lui fit sçavoir l'acommodement qu'il lui avoit proposé ; & que tout avantageux qu'il étoit, il avoit été rejeté : Enfin il le prioit de trouver bon que les choses à l'égard d'Oran demeurassent dans l'état dont ils étoient convenus.

Les lettres de Ximenez eurent tout l'effet qu'il pouvoit s'en promettre : Le Roi ne voulut plus entendre parler de cette affaire ; le prétendu Evêque d'Oran se yit abandonné de tout le monde : Il se repentit, mais trop tard, d'avoir refusé l'acommodement qui lui avoit été proposé par le Cardinal ; car de son vivant ni même après sa mort, il ne fut jamais Evêque d'Oran. On n'y établit pas non plus la Colégiale, dont Ximenez avoit fait le projet.

Tout se réduisit à un Grand Vicaire, que l'Archevêque de Tolède y tient pour l'exécution des choses qui dépendent de sa Jurisdiction.

François Ruiz fut plus heureux que l'Evêque d'Aure. Dans ce même tems le Roi lui donna l'Evêché d'Avila : ce fut plutôt par la considération de son mérite, & pour faire plaisir à Ximenez, qu'à sa prière. C'étoit une de ses maximes, de ne demander jamais pour ses amis ni des Dignitez ni de revenus Ecclésiastiques, de peur d'être coupable de l'abus qu'ils en pourroient faire, & de s'engager lui-même dans le conte qu'ils auroient à en rendre à Dieu.

Jusques ici Ximenez, qui n'étoit pas aimé des Grands de Castille, qui mettoit leur abaissement pour fondement de la grandeur des Rois d'Espagne, & qui y avoit travaillé toute sa vie sans relâche, & sans en perdre aucune occasion, avoit évité de s'allier avec eux, quoi qu'il en eût été plusieurs fois sollicité. L'inutilité des poursuites qui avoient été faites à cette occasion, ne rebuta point le Duc de l'Infantade. Il sut si bien gagner le Cardinal, qu'il le fit consentir au mariage de Jeanne de Cisneros sa nièce avec Pierre Gonsalve de Mendosse son neveu. L'alliance étoit des plus avantageuses; mais le Cardinal s'étant aperçu qu'on vouloit lui vendre un peu trop cher l'honneur qu'on prétendoit lui faire, rompit lui-même ce mariage; & le fit avec tant d'adresse, & sous des prétextes si spécieux, que le Duc n'eut aucun lieu de s'en formaliser.

Le Comte de Crunna de la même maison des Mendosses, l'une des plus illustres de toute l'Espagne, s'étant contenté d'une beaucoup moindre dot, profita du parti qui venoit d'échapper au Duc de l'Infantade, & épousa la nièce du

Cardinal. Ce ne fut pas sans peine qu'il se résolut à lui faire une dot, qui, quoi qu'elle fût beaucoup au dessous de ce qu'il pouvoit lui donner, ne laissoit pas d'être considérable. Il étoit si persuadé que les biens de l'Eglise, qui étoient les seuls qu'il possédoit, appartenoient à l'Eglise même, aux pauvres & au public, après en avoir pris de quoi fournir à un entretien conforme à sa Dignité; & il en avoit constamment fait jusques alors un usage si conforme à cette maxime, qu'il eût été impossible de lui persuader d'y contrevenir, si l'on n'avoit trouvé l'expédient de le convaincre, que ce qu'il donnoit à sa nièce, n'excédoit pas ce qui lui étoit revenu du butin d'Oran, & que c'étoit une nature de biens dont il pouvoit disposer comme il lui plaisoit.

Quoi qu'il en soit, Ximenez dédommagea bien-tôt le public du peu de bien, dont l'on eût pû dire qu'il l'avoit privé pour avantager sa famille. Car outre plusieurs Eglises qu'il fit bâtir, plusieurs maiteries & autres maisons de campagne qu'il aquit en faveur de l'Université d'Alcala, une expérience assez constante lui ayant appris que la nouvelle Castille étoit sujette à de fréquentes disettes de blé, ce qui réduisoit souvent les pauvres à de grandes extrémités, il entreprit d'y remédier pour toujours. Pour cet effet il fit bâtir à Toléde de grands & magnifiques gréniers, dont il fit présent au public: Il y fit mettre à ses dépens quatre vingt dix mille muids de froment pour être distribués aux pauvres dans les grandes chertez de blé; & laissa un fonds pour y entretenir à perpétuité la même quantité de grains. Il en fit faire autant à proportion des lieux à Alcala, à Tortelaguna lieu de sa naissance, & à Cisneiros d'où sa famille prenoit son nom. Il est aisé de

de s'imaginer le grand crédit que de pareilles libéralitez lui aqueroient parmi le peuple. On verra dans la suite de cette Histoire l'usage qu'il en sçut faire.

Pendant que ces choses se passioient en Espagne, les différends entre le Pape * & le Roi * Jules
Trés - Chrétien * , dont l'on a déjà parlé , a - I I.
voient été portez à de si grandes extrémités , * , Louv.
qu'il n'étoit plus possible d'y remédier. Sa Sainteté ne gardant plus de mesures , avoit excommunié le Fils aîné de l'Eglise , quoique du consentement de tout le monde , il fût le meilleur Prince de son siècle. Elle ne prétendoit rien moins que de chasser les François d'Italie , & de leur en fermer si bien l'entrée qu'ils perdisent l'espérance d'y revenir. Sa Majesté Trés - Chrétienne de son côté , après avoir assemblé les Prélats de son Royaume , & les avoir consultez sur ce qu'il avoit à faire dans une pareille conjoncture , avoit conjointement avec l'Empereur convoqué un Concile à Pise : Il ne prétendoit rien moins à son tour que de faire déposer Jules. Son entrée dans le Pontificat , & la manière dont il y avoit vécu , en fournissant , à ce qu'il prétendoit , des raisons plus que légitimes. L'Empereur & le Roi de France devoient chacun de son côté entrer en Italie avec de nombreuses Armées , pour obliger le Pape, de gré ou de force , à comparoître au Concile , & à en subir le jugement.

Dans cette extrémité , la plus grande où Jules se fût trouvé de sa vie , il eut recours à Ferdinand , qui avoit levé depuis peu une puissante Armée dans le dessein de la faire passer en Afrique , & d'y continuer ses conquêtes. Ce Prince étoit trop habile pour ne pas profiter d'une conjoncture la plus favorable à ses dessein qui se fût présentée de long tems. Il

souhaitoit avec passion l'investiture du Roïaume de Naples : Il n'avoit rien épargné pour l'obtenir ; mais le Pape qui avoit ses desfeins , l'avoit toujours éludée. Dans cette vuë il se déclara pour le Pape , & lui promit de l'assister de toutes ses forces. Il écrivit à même tems à Cardone , qui avoit succédé au grand Consalve dans la Vice - Roïauté de Naples , de marcher au secours de Sa Sainteté ; mais de s'arrêter sur les frontières de l'Etat Ecclésiastique , & de ne point passer plus avant , qu'il n'eût obtenu l'investiture dans toutes les formes.

Ximenez joignit ses lettres particulières à celles que Sa Majesté Catholique écrivoit au Pape. Il exhortoit Sa Sainteté à ne point s'étonner du nombre de ses ennemis : Il lui ofroit tout ce qui dépendoit de lui ; & ne consultant que sa reconnoissance & son grand cœur , il l'assuroit positivement qu'au premier ordre qu'il recevroit de sa part , il lui feroit tenir quatre cens mille écus d'or : Qu'il leveroit une Armée à ses dépens , & la conduiroit lui-même à son secours. La bataille de Ravene gagnée par les François , & la mort de Jules qui arriva quelque tems après , empêchèrent apurement que ses offres ne fussent acceptées. Ce fut encore un coup de sa bonne fortune : naturellement le Pape devoit s'en prévaloir ; & Ximenez , après s'être engagé , n'étoit pas homme à reculer. La suite fit voir qu'il s'étoit trop avancé ; & il eut tant de besoin lui-même de ce qu'il avoit si généreusement ofert , qu'il n'eût pû soutenir la Régence de la Castille avec autant de gloire qu'il le fit , si l'argent lui avoit manqué dans une des circonstances de sa vie , où il en avoit le plus de besoin.

L'investiture du Roïaume de Naples n'étoit pas le seul avantage que Sa Majesté Catholique

prétendoit tirer des démélez du Pape avec le Roi Très - Chrétien. Comme le Roïaume de Navarre étoit bien p'us à sa bienséance que les Etats d'Italie, il y avoit long tems qu'il souhaitoit d'en faire la conquête, n'ayant pû réussir à l'aquerir par la voie de l'aliance. Il ne lui manquoit qu'un prétexte pour l'usurper : l'excommunication du Roi de France & de ses adhérans vint tout à propos pour le lui fournir. Il est certain que Jean d'Albret, Roi de Navarre, étoit dans l'aliance de la France ; mais il n'est pas moins vrai qu'il ne s'étoit point encore mêlé des différends du Pape avec Sa Majesté Très - Chrétienne ; qu'il ne lui avoit donné aucun secours ; & qu'il n'avoit fait aucune diversion en sa faveur. D'ailleurs comme tous les Souverains sont également interressez à ne point autoriser le droit que les Papes s'attribuent de pouvoir disposer du temporel des Princes, il y avoit si peu d'aparence qu'on dût se prévaloir de l'excommunication des adhérans du Roi de France pour usurper la Couronne de Navarre, que quoique Jean d'Albret vît que son voisin armoit puissamment, il ne se défia jamais qu'il en voulût à ses Etats. Ainsi Ferdinand eut le tems de lever une puissante Armée, dont il donna le commandement à Frédéric de Tolède, Duc d'Alve ; & elle étoit déjà sur la frontière de la Navarre, que Jean d'Albret n'avoit pas eu la précaution de lever un seul homme pour s'y opposer.

Ferdinand ne manqua pas de profiter d'une négligence, qui dans la politique la moins raffinée ne pouvoit avoir d'excuse : Il envoya un Héraut au Roi de Navarre, pour lui demander passage par son Roïaume, afin d'aler joindre le Roi d'Angleterre qui devoit faire une descente en Guienne. La demande n'étoit déjà que trop

suspecte; mais elle le fut bien davantage, quand le Héraut ajouta, que le Roi Catholique pour être assuré au retour d'avoir le passage de son Armée libre, demandoit qu'on lui confiât les trois meilleures places du Roïaume. Une demande aussi extraordinaire ne pouvoit avoir qu'un refus; & Ferdinand, qui s'y atendoit, fit entrer aussi-tôt son Armée dans la Navarre.

L'an
1512.

Il n'y avoit point d'exemple d'une conquête faite avec autant de facilité, & en si peu de tems. Le Duc d'Alve n'entra dans la Navarre que le 22. de Juillet, & il n'eut pas besoin de ce qui restoit de la campagne pour en achever la conquête. Aucune Place ne se défendit; aucun parti ne parut en campagne; & le Roi pris au dépourvu abandonna son Roïaume, & fut des premiers à se retirer en France.

La Navarre conquise avec tant de bonheur, avoit besoin d'un prétexte pour être retenue. Ferdinand n'ala pas le chercher bien loin; il fit courir le bruit que le Pape par Bulle expresse [dont pourtant l'on n'a jamais pu voir ni l'original ni aucune copie autentique] la lui avoit donnée, après en avoir privé Jean d'Albret; & c'est en vertu d'une pretention si bien fondée, que le Roi d'Espagne la retient encore aujourd'hui au Roi de France, à qui elle appartient par le droit d'une succession qui ne peut être contestée.

Le Roi Catholique ne jouit pas long tems de cette usurpation, la plus injuste dont l'Histoire fasse mention. Il ne mena plus depuis qu'une vie languissante & inquiète, changeant incessamment de lieu, & ne trouvant point de demeure qui lui plût. Etant enfin arrivé à Madrigalejo, le plus méchant hameau de toute l'Espagne, assez proche de la ville de Trugillo, il se trouva si mal, que quoi qu'il se fût toujours promis une

Longue vie , on n'eut pas de peine à lui faire comprendre qu'il n'étoit pas loin de sa fin.

Dans cette extrémité il fit deux choses considérables : Il cassa le testament qu'il avoit fait à Burgos en faveur de Ferdinand son petit - fils, par lequel il lui laissoit la Castille, l'Arragon & toutes les Couronnes qui y étoient annexées. Le projet de la Monarchie universelle , dont il étoit l'auteur , & auquel il mettoit un obstacle invincible par cette disposition , l'emporta sur toute la tendresse qu'il avoit pour l'Infant , & l'obligea de déclarer l'Archiduc Charles son héritier universel.

Il avoit dessein de laisser au moins à Ferdinand les trois grandes Maitrises qui avoient été réunies en sa personne à la Couronne de Castille ; mais Zapata , Carvajal & Vargas , les plus habiles du Conseil d'Etat , qui ne le quitoient point , lui représentèrent avec tant de force, que les mêmes raisons qui l'avoient porté à les réunir à la Couronne , l'obligeoient encore à les laisser à l'Archiduc , qu'il prit enfin la résolution de ne laisser à l'Infant pour tout patrimoine que les bonnes grâces de son aîné.

La difficulté ne fut pas moins grande sur le choix d'un Régent , à qui il pût laisser l'administration de la Castille pendant le bas âge de ses petits - fils ; mais les mêmes Conseillers sçurent si bien faire valoir la probité , les autres grandes qualitez de Ximenez , & les inconveniens qu'il y auroit à laisser la Régence à tout autre qu'à lui , qu'il prit la résolution de la lui confier , & il en fit un article exprés de son testament.

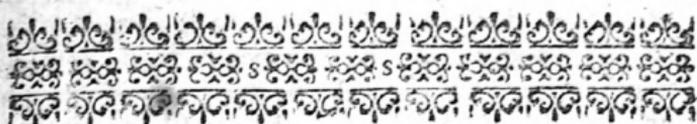
Il est vrai qu'il y témoigna d'abord de la répugnance , se fondant uniquement sur cette sévérité inflexible dont Ximenez avoit toujours fait profession ; mais aiant fait réflexion qu'il

étoit l'homme de toute l'Espagne qui possédoit dans une plus grande étendue toutes les qualités requises pour le Gouvernement, il s'y résolut de lui-même : la suite fit voir qu'il ne pouvoit pas mieux choisir.

Ce fut la dernière des dispositions civiles du Roi Catholique. Il mourut quelques heures après avec la réputation d'avoir été le plus grand Politique de son siècle, & d'avoir eu toutes les qualités qui peuvent former un grand Prince, à la bonne foi près, qu'il ne connut jamais, que lors qu'elle s'accommodoit avec ses intérêts : hors de là, il étoit toujours prêt à commettre les plus horribles perfidies. Peut-on dire après cela, comme font les Historiens d'Espagne, que ce Prince étoit sans défaut ; puisque celui-là seul étoit capable de ternir toutes les grandes qualités qu'il pouvoit avoir d'ailleurs, & qu'il avoit effectivement dans un degré très-éminent.

Fin du cinquième Livre.





HISTOIRE
 DU CARDINAL
 XIMENEZ,
 ARCHEVÊQUE DE TOLEDE,
 ET
 RÉGENT D'ESPAGNE.

LIVRE SIXIÈME.

Ximenez étant Régent de la Castille, exécuta tant & de si grandes choses pendant 22. mois que dura sa Régence, qu'il est regardé comme le plus grand & le plus absolu Ministre que l'Espagne ait jamais eu : Arrivée de Charles V. en Espagne. Ximenez est disgracié : Sa mort à l'âge de quatre - vingts ans.

LA mort de Ferdinand, la minorité & l'éloignement de l'Archiduc son successeur, qui étoit alors dans les Pais-Bas, la présence de Ferdinand son frère qui se trouvoit sur les lieux, & qui ne manquoit ni de prétentions ni de partisans; l'humeur inquiète des Grands, toujours prêts à se révolter; la Régence laissée à

L'homme de toute l'Espagne pour qui ils avoient le plus d'aversion ; cette même Régence contestée par Adrian Florent, Doien de Louvain, Précepteur de l'Archiduc, arrivé depuis peu des Pais-Bas ; tout cela sembloit menacer la Castille d'étranges révolutions, & cette vaste Monarchie étoit à peine formée que sa ruine paroissoit inévitable.

La prudence de Ximenez, son courage, sa fermeté, ses soins infatigables arrêterent les choses sur le penchant ; & si cette Monarchie subsiste encore aujourd'hui, la Maison d'Autriche, ou du moins la branche d'Espagne, en a toute l'obligation à la conduite de ce grand Ministre. On peut même ajouter qu'elle n'est pas aujourd'hui, à beaucoup près, sur un aussi bon pié qu'il l'avoit laissée en quittant la Régence : Les pensions qui étoient extrêmement à charge au Trésor Roial retranchées ; les dettes de la Couronne acquitées, le Domaine recouvré, dont une partie aliénée & possédée sans titre légitime par la plupart des Grands, réduisoit souvent la Majesté Roiale à n'avoir pas de quoi se soutenir ; les Grands soumis & réduits à obéir comme les moindres du peuple ; des guerres civiles & étrangères terminées avec gloire, & toujours à l'augmentation de l'autorité souveraine, sont des circonstances avantageuses, dans lesquelles la Monarchie d'Espagne ne se trouve plus aujourd'hui.

Que si l'on fait réflexion que Ximenez n'eut pas deux ans pour exécuter tant de grandes choses ; qu'il étoit sans apui, sans alliance, d'une naissance médiocre, haï des Grands, le plus souvent traversé par ses Colégues, & par le Conseil même de l'Archiduc, & sans autre ressource que celle de son propre génie : Qu'avec ce seul apui, il agit toujours avec dignité,

té, avec fermeté, avec hauteur, soutenant l'Autorité Roïale avec autant de Majesté que l'eût pû faire un Roi autorisé par un long & heureux regne, & par une longue suite d'aïeux; l'on sera comme forcé d'avouer, que l'Espagne, qui se vante de l'avoir emporté par la politique sur toutes les Nations connues, n'a jamais eu de ministre qui en ait aproché: c'est ce que l'on va voir dans la suite de cette Histoire.

Le premier soin du Conseil d'Espagne, après la mort du Roi Catholique, fut d'envoier en diligence un Courier à Ximenez, pour lui apprendre le choix qu'il avoit fait de lui pour la Régence de la Castille pendant l'absence de l'Archiduc, & pour l'inviter d'en venir prendre possession. Ximenez fut d'autant plus surpris de se voir appeller au Gouvernement de la Castille, que bien loin de l'avoir sollicité, il avoit affecté de s'absenter de la Cour dans le tems même où il lui étoit aisé de juger que Ferdinand ne pouvoit pas vivre long tems. Il partit aussi-tôt pour Guadalupe, où le Conseil s'étoit rendu. La première chose qu'il y aprit, fut que ceux qui avoient soin de l'éducation de l'Infant, n'avoit pas plutôôt appris la mort du Roi Catholique, que se croiant les maîtres du Gouvernement, ils avoient dicté à ce jeune Prince une lettre pour le Conseil d'Etat, dans laquelle lui parlant en maître, il lui ordonnoit de se rendre auprès de lui. Il aprit encore que le Conseil, par la bouche de celui qui y présidoit, avoit répondu qu'il ne manqueroit pas de se trouver auprès de l'Infant, pour lui rendre les respects qui étoient dûs au frère unique de son Souverain; que c'étoit la plus grande qualité qu'ils reconnoissoient en lui; puis qu'ils n'avoient point d'autre Roi que César. L'Archiduc aiant été depuis élu Empereur, l'on se sou-

vint de cette réponse, & on la regarda comme une espèce de Prophétie.

Ximenez aprouva la réponse du Conseil ; mais il conclut de la démarche qu'on avoit fait faire à l'Infant, qu'il ne falloit point le perdre de vuë, & qu'il falloit empêcher en toutes manières qu'on ne se prévalût de sa grande jeunesse pour exciter des troubles. Il avoit pour maxime qu'on ne pouvoit jamais prendre trop de précautions, & qu'il valoit beaucoup mieux en prendre d'inutiles, que de manquer à en prendre une seule qui seroit nécessaire.

En conséquence de cette maxime, il ne se contenta pas de mettre tant d'espions auprès de ce jeune Prince, qu'il étoit moralement impossible qu'il fît la moindre démarche sans qu'il en fût aussi-tôt averti ; mais il le fit venir auprès de lui ; & sous prétexte de veiller lui-même à son éducation, il ne-le perdit plus de vuë. Toutes ces précautions qui mettoient les Officiers de l'Infant dans une impuissance absoluë de rien entreprendre, pensèrent les desespérer ; & l'Infant lui-même, à qui on les faisoit regarder comme une espèce de captivité, en conçut tant de chagrin, qu'il en fut long tems malade,

Le lendemain de l'arrivée du Cardinal, le Doïen de Louvain s'étant rendu à Guadaluppe accompagné de la plupart des Grands de Castille, l'on fit en leur présence l'ouverture du testament du Roi Catholique. Comme il y avoit un article exprés qui donnoit la Régence à Ximenez, il voulut sans délai s'en mettre en possession. Le Doïen de Louvain s'y oposa ; il prétendit que la Régence lui appartenoit à lui-même : Il se fonda sur des provisions en bonne forme qu'il avoit en main ; elles lui avoient été données par l'Archiduc même par un pres-

sentiment secret qu'il avoit eu de la mort prochaine de son Aïeul : Il ajoutoit , que s'agissant d'une succession échue à l'Archiduc , il n'y avoit que lui qui eût droit d'y commettre un Administrateur , jusqu'à ce qu'il fût en état de la venir récueillir lui-même.

Ximenez prétendoit au contraire qu'en vertu du testament de la feuë Reine Isabelle , qui étoit propriétaire de la Castille , le Roi Catholique en aiant l'administration jusqu'à ce que l'Archiduc eût atteint l'âge de vingt ans , il n'avoit qu'uzé de son droit en disposant de la Régence : Que comme l'Archiduc n'avoit rien à y prétendre , si son Aïeul avoit vécu plus long tems , la commission qu'il avoit donnée au Doïen , ne pouvoit l'emporter sur un article exprés de son testament , parce qu'il ne dispoit que de ce qui lui apartenoit.

Le Doïen se préparoit à repliquer , mais Ximenez l'en empêcha , en protestant qu'il ne souffriroit jamais que l'on donnât la moindre atteinte , ni au testament de la Reine Isabelle sa bienfaitrice , ni aux Loix de l'Etat , qui exclüoient formélement les étrangers , comme l'étoit le Doïen , du gouvernement de la Castille.

Le Doïen étoit homme paisible , habile pour le tems. Son Commentaire sur le Maître des Sentences , qui est des plus clairs & des plus méthodiques , lui avoit aquis de la réputation : Il avoit encore assez bien réüssi dans l'instruction de l'Archiduc , dont il étoit le Précepteur ; mais il étoit d'ailleurs en toutes manières inférieur à Ximenez. La fermeté du Cardinal , la résolution où il paroissoit être de ne point céder , étonna le Doïen : Il appréhenda qu'on ne le rendît responsable des suites que pourroit avoir son oposition , s'il y persistoit plus long

tems ; il craignit même qu'elle ne nuisît aux intérêts de l'Archiduc , & qu'on ne se prévalût de la division du Conseil pour troubler le repos de l'Etat.

Ces raisons le portèrent à proposer lui-même un expédient , qui fut qu'on se remit de leur différend au jugement de l'Archiduc , que cependant Ximenez & lui auroient conjointement le Gouvernement de la Castille ; qu'ils signeroient tous deux les expéditions , & qu'il ne se feroit rien que de leur mutuel consentement.

Ximenez accepta le parti : Il suposa que le Conseil de l'Archiduc étoit trop éclairé pour donner atteinte au dernier testament de Ferdinand en lui refusant la confirmation de la Régence : Il suposa encore que le Doïen aiant consenti de ne l'avoir qu'en second, sa dignité & le rang qu'il avoit dans la Castille ne permettant pas à un simple Prêtre , comme étoit le Doïen , de prétendre le pas sur un Archevêque Cardinal , il ne lui en feroit part qu'autant qu'il lui plairoit , & qu'il seroit bien-tôt en état d'agir avec autant d'indépendance que s'il n'avoit point de Colégué.

En conséquence de ce raisonnement le Cardinal commença à jeter les fondemens de cette autorité absoluë avec laquelle il gouverna toujours depuis. Voici quelques-unes des mesures qu'il prit. Il transféra le Conseil de Guadaluppe à Madrid, dont il étoit Seigneur spirituel , résolu de ne faire jamais sa résidence que dans les lieux dont il seroit le maître. Il répandit des gens qui étoient entièrement à sa dévotion dans les Provinces, dans les Villes & dans les Bourgs , afin qu'il ne s'y passât rien d'important , dont il ne fût exactement averti : Il remplit les maisons des Grands de ses Pension-

naires , afin d'être en état de prévenir tous leurs desseins : il employa pour cela des sommes immenses , qu'il prenoit sur ses propres revenus.

Mais parce que ces précautions auroient été inutiles , s'il n'eût eu des moiens tout prêts pour reprimer ceux qui auroient voulu troubler la tranquillité publique ; il prit le soin de connoître tous les braves gens qui s'étoient distingués dans le service , & qui étoient encore en état de le faire ; & il se les atacha par des bienfaits ou par des pensions qu'il payoit de ses propres revenus.

Il ne manquoit plus que des troupes toujours prêtes à marcher par tout où il seroit nécessaire ; il y trouva plus de difficulté : l'usage n'étoit point reçu dans la Castille d'entretenir des troupes réglées en tems de paix : tous les Grands en eussent pris de l'ombrage , & s'y fussent oposés , & d'ailleurs il eût falu des sommes immenses pour les faire subsister : l'Espagne n'étoit pas en état d'y fournir ; il eût falu faire des impositions extraordinaires ; elles auroient aliéné le peuple , & il importoit sur toutes choses à Ximenez de le retenir dans son parti.

Il prit pour cela un expédient qui augmenta l'attachement que le peuple avoit pour lui , & qui lui donna de bonnes troupes , toujours prêtes , sans qu'il lui en coûtât rien. De tout tems la Noblesse , qui étoit en possession de traiter le peuple avec une hauteur extraordinaire , s'étoit réservé le droit de porter les armes , & ne l'avoit jamais voulu permettre à ceux qui n'étoient pas de son corps. Il y avoit cependant beaucoup de bons Bourgeois qui vivoient noblement , qui se fussent fait un fort grand honneur de les porter. Ce fut

sur cette sorte de gens que Ximenez jetta les yeux : il leur permit de porter les armes, de faire des compagnies, des revûes, & l'exercice les jours de Fête : il leur donna des Drapeaux, & des Officiers pour les dresser, des privilèges, & des prix pour les affectionner aux armes.

Comme les Espagnols sont naturellement vains & faineans, il y eut presse à s'enrôler sous ces nouvelles Enseignes, & les Compagnies furent bien-tôt remplies d'une jeunesse fort leste, toute prête à marcher au premier ordre. Ce qu'il y eut de singulier dans ce projet est qu'il s'exécuta sans tirer un seul païssan de la campagne, un seul artisan de sa boutique, & sans détourner un seul Marchand de son commerce. Trente mille hommes furent levez de la sorte en très-peu de tems sans qu'il en coutât rien au Roi, ni à l'Etat; & l'on eut si grand soin de les dresser, que de long tems l'Espagne n'a eu de si bonnes troupes, ni mieux entretenues.

Les Grands & tout le reste de la Noblesse, ne manquèrent pas de s'alarmer de cette nouveauté; l'on s'en plaignit; l'on s'assembla; l'on présenta des Requête; l'on menaça; le Cardinal n'en ala pas moins à ses fins: il négligea les plaintes: il dissipa les assemblées: il éluda les Requestes: & dissimula les menaces.

Mais quand il eut reçu de Bruxelles la confirmation de sa Régence, & les ordres de l'Archiduc qu'il avoit demandez pour autoriser les nouvelles Compagnies, il le prit d'un ton plus haut, & menaça à son tour de réduire par la force ceux qui continueroient de s'oposer aux ordres de leur Souverain. Les Grands & la Noblesse furent contraints de

plôier ; mais ce ne fut qu'en attendant qu'il se présentât une occasion favorable pour faire éclater leur ressentiment. Le Cardinal les prévint , & leur fit comprendre par la manière dont il traita le plus acrédité d'entr'eux , qu'il ne les ménageroit qu'autant qu'ils lui donneroient lieu de le faire en ne s'éloignant point de leur devoir.

Le Grand dont il s'agit étoit Don Pedro Porto-Carrero, surnommé le Sourd , frère du Duc d'Escalonne , & le plus puissant Seigneur de toute la vieille Castille. Il avoit pénétré que le Pape n'avoit pas plutôt acordé la réunion des trois grandes Maîtrises à la Couronne qu'il s'en étoit repenti. Ce changement de Sa Sainteté étoit fondé ; d'un coté , sur la crainte qu'il eut d'avoir rendu par là les Rois de Castille trop puissans ; & de l'autre , sur l'aprehension qu'en afoiblissant le Clergé , comm'il avoit fait , il ne se fût nui à lui-même. Jules II. frappé de ces deux raisons , entreprit de reparer la faute qu'avoit fait son prédécesseur en acordant la réunion ; & comm'il ne connoissoit personne dans toute la Castille qui fût plus capable de garder un secret & de soutenir une pareille entreprise que le Grand Consalve , il lui fit dire qu'il ne tiendrait qu'à lui qu'il le pourvût de la grande Maîtrise de Saint Jacques ; qu'il la lui ofroit à une seule condition , qui étoit de tenir ses provisions secrètes jusqu'à la mort de Ferdinand. Consalve accepta le parti ; mais étant mort avant le Roi Catholique , Porto-Carrero s'imagina que le Pape aiant agi dans cette occasion beaucoup moins par la considération qu'il avoit pour le mérite de Consalve , que par celle de son propre interêt , il suffiroit qu'il la demandât pour l'obtenir. Il le fit , & il Pob-

tint de Leon X. quoique son prédécesseur eût acordé les trois grandes Maîtrises à l'Archiduc à l'instance du Cardinal Carvajal.

Cette intrigue avoit été conduite si secrètement , que l'Archiduc n'avoit rien sçu des provisions acordées à Porto - Carrero , ni Porto - Carrero de celles qu'avoit obtenu l'Archiduc ; & que Ferdinand, tout éclairé , tout déshant , & tout puissant qu'il étoit à la Cour de Rome , avoit si bien ignoré & l'un & l'autre , qu'il avoit fait dessein de laisser les trois grandes Maîtrises ; premièrement , à Ferdinand son petit fils ; & les avoit ensuite laissées effectivement à l'Archiduc.

Le Roi Catholique étant mort sur ces entrefaites , Porto - Carrero crut ne pouvoir trouver de tems plus propre pour se mettre en possession de la grande Maîtrise que celui d'un interregne. Il convoqua le Chapitre Général de l'Ordre. Les Chevaliers de Saint Jacques , qui avoient tous d'autant plus d'interêt à ce que la grande Maîtrise fût détachée de la Couronne , qu'au cas que la desunion réussît , il n'y avoit aucun d'eux qui ne pût prétendre à être Grand Maître , s'y rendirent de tous cotés ; mais y étant venus en armes , & trop bien acompagnez , Ximenez en fut averti.

Quoi qu'il prévît qu'il aloit choquer tous les Grands en rompant l'assemblée , il ne laissa pas de l'entreprendre avec autant de hauteur que le Roi Catholique l'eût pû faire. Il choisit pour cela l'Alcaïde Villafanno ; lui mit en main des ordres positifs au Chapitre de se séparer , sans avoir aucun égard aux provisions de Porto - Carrero , & de particuliers pour Villafanno de l'y obliger de gré ou de force. Il étoit aisé de juger , qu'à moins que de pareils ordres ne fussent bien soutenus , le

Chapitre n'obéiroit pas ; Ximenez ne manqua pas d'y pourvoir , & l'Alcaïde marcha si bien acompagné , que s'étant trouvé plus fort que le Chapitre , il le contraignit de se séparer , sans avoir reconnu Porto - Carrero pour Grand Maître.

Ce coup d'autorité acheva d'aliener les Grands qui ne s'étoient pas encore déclarés contre Ximenez. On s'assembla pour prendre des mesures contre lui ; mais il les avoit lui-même si bien prises contre lui , que toutes leurs Délibérations se réduisirent enfin à écrire à l'Archiduc de grandes plaintes contre lui. Comme le Gouvernement des Pais - bas étoit incomparablement plus doux que celui d'Espagne , & que les Souverains des dix - sept Provinces avoient acoutumé de traiter leurs sujets plutôt en pères qu'en maîtres absolus , le Conseil de l'Archiduc n'approuvoit pas la hauteur avec laquelle Ximenez en usoit , sur tout à l'égard des Grands , & l'on eût souhaité qu'il les eût traités avec plus de ménagement ; mais , outre qu'il étoit presque impossible qu'il changeât de génie à l'âge de près de quatre-vingts ans , il avoit trop bien servi l'Archiduc dans le diferend qu'il avoit eu avec Porto - Carrero , pour en prendre occasion de trouver à redire à sa conduite.

Mais quand le service qu'il venoit de rendre eût été moins important , l'Archiduc se trouvoit dans une conjoncture où l'autorité du Cardinal lui étoit trop nécessaire pour entreprendre de la diminuer. Chièvres , Gouverneur de ce Prince , & le Chef de son Conseil , prévoiant que s'il atendoit la mort de sa mère * pour prendre le titre de Roi , il atendrait

* *Jeanne de Cast*

ille & d'Arragon , surnommée la Fole.

d'autant plus long tems que les folles, comm'elle étoit, arrivoient d'ordinaire à une fort grande vieillesse, avoit jugé à propos qu'il prît cette qualité du vivant même de cette Princesse. La démarche étoit délicate : à la rigueur ce titre ne lui apartenoit pas, quand même (ce qu'on ne pouvoit sçavoir) l'on eût été assuré que sa folie étoit incurable.

Pour y acoutumer le monde sans commettre l'Archiduc, cét habile politique avoit fait en sorte que le Pape & l'Empereur la lui avoient donnée dans les lettres de condoléance qu'ils lui avoient écrit à l'ocasion de la mort du Roi Catholique. Mais la difficulté étoit de le faire reconnoître en cette qualité par les Etats de Castille & d'Arragon ; l'on avoit pour cela d'autant plus de besoin de l'autorité de Ximenez, qu'on étoit informé que les Etats de ces deux Roiaumes y consentiroient d'autant moins volontiers, qu'une pareille prétention étoit tout à fait contraire aux coutumes du País. Il étoit question d'engager le Cardinal à la faire réussir : l'on s'adressa pour cela au Doien de Louvain, & on se contenta de mander à Ximenez qu'Adrien avoit ordre de lui communiquer une affaire importante, sur laquelle l'Archiduc souhaitoit d'avoir son avis.

Ximenez, qui aparament n'étoit pas content de ce qu'on s'étoit adressé à un autre qu'à lui, prit la chose au pié de la lettre, & n'épargna rien pour persuader à l'Archiduc de s'abstenir de prendre la qualité de Roi du vivant de la Reine sa mère.

Mais ce titre avoit trop de charmes pour ce jeune Prince pour y renoncer sur une simple remontrance. L'on changea de stile : on s'adressa directement à Ximenez, & l'Archiduc lui écrivit de sa propre main qu'il y aloit de

son honneur que ses sujets ne lui refusassent pas une qualité que les deux Puissances de l'Europe le plus généralement respectées ne lui avoient pas seulement donné , mais l'avoient encore exhorté de prendre.

Soit que Ximenez fût gagné par la déférence que l'Archiduc lui témoignoit , ou qu'il fût effectivement persuadé qu'il étoit trop engagé pour reculer , il assembla un grand nombre des plus considérables des trois Etats , résolu à quelque prix que ce fût de donner satisfaction à l'Archiduc.

L'ouverture de l'assemblée se fit par la lecture de la lettre que ce Prince lui écrivoit : elle étoit conçûe de sorte , que sans demander le titre de Roi , pour ne pas s'exposer à un refus , il lui faisoit comprendre qu'il étoit de la gloire de la Monarchie d'Espagne , qu'il le prit conjointement avec la Reine sa mère : Il l'avertissoit que cette qualité lui avoit été déjà donnée par le Pape & par l'Empereur son aieul ; & qu'en la lui donnant ils l'avoient exhorté à la prendre : il ajoutoit , qu'il ne doutoit point que l'assemblée ne suivit en cela le sentiment des deux premières personnes de la Chrétienté ; & finissoit sa lettre en leur faisant entendre que leur consentement dans cette occasion n'étoit pas une formalité si nécessaire qu'il ne pût bien s'en passer.

La lecture des lettres de l'Archiduc fut suivie d'un petit discours que fit Ximenez : il l'avoit embarrassé de sorte qu'il n'étoit pas aisé de comprendre quel étoit son sentiment. Mais parmi cet embarras il laissoit entrevoir qu'il n'étoit pas favorable aux prétentions de l'Archiduc : la persuasion où il étoit que les Grands ne manqueroient pas de prendre le con-

tre - pié de son avis l'avoit obligé à prendre ce détour.

Laurens Carvajal , le plus ancien des Conseillers d'Etat , prit la parole après le Cardinal : Son discours (qu'il avoit fait de concert avec lui) fut aussi long que le sien avoit été court ; il se réduisoit à deux chefs , à prouver que le Prince ne demandoit rien d'injuste & de nouveau : il prouvoit le premier par l'infrmité de la Reine , qui bien loin de diminuer augmentoit de sorte de jour en jour , qu'il y avoit plutôt lieu de craindre que la folie dont Dieu l'avoit affligée ne dégénérait en fureur , que d'espérer qu'elle en pût guérir : Il conclut de là , qu'elle étoit à l'égard de l'Etat comme si elle étoit morte ; puis qu'elle n'étoit pas seulement absolument incapable du gouvernement , mais même de toute action civile.

Il s'étendit ensuite sur les grandes qualitez de l'Archiduc , qui faisoit paroître à l'âge de seize ans une prudence & une capacité si extraordinaire , qu'on l'auroit admirée dans un Prince beaucoup plus avancé en âge : d'où il conclut que ce Prince ne demandoit rien qui ne fût juste.

Il prétendit ensuite qu'il ne demandoit rien de nouveau ; il prouva cette seconde partie de son discours par plusieurs exemples tirez de l'Histoire Romaine , de l'ancienne & de la nouvelle Histoire d'Espagne : ces exemples prouvoient évidemment qu'il n'étoit ni extraordinaire ni nouveau que des Princes fussent associés au Gouvernement , & qu'on leur donnât la qualité de Rois & d'Empereurs , du vivant de leurs pères & mères. Il remarqua que des Princes très - sages en aiant souvent ainsi usé , il n'y avoit pas seulement de la bien-

séance, mais une espèce de nécessité de la pratiquer à l'égard de l'Archiduc, dont la mère, qui seule étoit restée en vie, étoit très-éloignée de la sagesse des Princes qui l'avoient pratiqué avant eux.

Le discours de Carvajal fit une si forte impression sur l'assemblée, que les Prélats, qui aparament ne cherchoient qu'une occasion de se déclarer en faveur de l'Archiduc, furent tous de son sentiment : Plusieurs même de la Noblesse témoignoiént assez qu'ils l'approuvoient, & tout alloit réussir à la satisfaction de ce Prince, lors que l'Admiral de Castille & le Duc d'Alve ouvrirent un avis directement opposé à celui de Carvajal : Ils prétendirent, que n'étant pas les juges de l'Archiduc, il ne leur appartenoit pas de décider si sa prétention étoit juste ou injuste ; mais que ne pouvant se dispenser d'être les juges de leurs propres actions, ils se sentoient obligez de protester, qu'ayant reconnu & juré la Princesse Jeanne pour leur seule légitime Reine, il ne leur étoit plus libre d'en reconnoître une autre, & qu'ils ne pouvoient, sans violer le serment qu'ils lui avoient fait, donner à qui que ce soit de son vivant la qualité de Roi.

Ils ajoutèrent qu'ils demeuroient d'accord que tant que durerait l'infirmité de la Reine, elle ne pouvoit se passer d'un adjoint qui lui aidât à porter le faix du Gouvernement ; que l'Archiduc en qualité d'héritier nécessaire étoit de droit ; mais qu'il n'étoit pas nécessaire qu'il prît pour cela la qualité de Roi, & que du vivant de la Reine sa mère elle ne pouvoit être donnée sans crime à qui que ce fût.

Le Marquis de Villaina ne fut pas du sentiment de l'Admiral ; mais il ne fut pas aussi

de celui de Carvajal : il prit un milieu plus propre à éluder la difficulté qu'à la résoudre. „ Puisque l'Archiduc , dit-il , nous déclare „ dans sa lettre qu'il n'a pas besoin de nôtre „ consentement pour prendre le titre de Roi , „ nous pouvons nous dispenser de le lui donner. Cét avis paroissoit si sûr que tout le monde en fut frappé ; & il y a de l'apparence que l'on s'y fût enfin rangé , si Ximenez , qui le prévint , n'eût interrompu le cours des suffrages.

Il prit la parole , & représenta à l'assemblée d'un ton de voix où il paroissoit de l'émotion , qu'il n'étoit pas question de délibérer sur une chose à faire , mais d'approuver une chose faite ; que l'Archiduc , leur Souverain , n'avoit pas besoin de leur consentement pour prendre la qualité de Roi ; que cependant il avoit bien voulu leur demander leur approbation ; que de la lui refuser , c'étoit mal répondre à l'honneur qu'il leur faisoit ; qu'il vouloit bien qu'on sçût , qu'il n'y avoit point de différence entre le dégrader , & le défavouer dans la démarche qu'il venoit de faire.

A peine eut-il prononcé ces paroles , que sans se mettre en peine d'achever de recueillir les suffrages , il commanda à Don Pedro Correa , Corregidor * de Madrid , d'aler faire proclamer la Reine Jeanne & l'Archiduc son fils conjointement Rois de Castille. Le Corregidor , qui aparament avoit tout préparé pour l'exécution de cet ordre , sortit incontinent , & l'on entendit bien-tôt après les fanfares de la proclamation.

Ce coup d'autorité causa un étonnement dans l'assemblée qu'il seroit difficile d'exprimer. Il n'y manquoit pas de gens d'humeur à s'y

* Cette Charge répond à celle de Lieutenant de Police.

oposer ; mais aiant fait réflexion que s'ils le faisoient ils exciteroient infailliblement une guerre civile dont ils seroient réponsables, ceux qui n'avoient pas opiné furent du sentiment de Ximenez , & aprouvèrent l'ordre qu'il venoit de donner. L'on expédia ensuite des lettres qui ordonnoient que la même proclamation fût faite dans toute la Castille , & Ximenez congédia l'assemblée.

L'Archiduc (que l'on nommera désormais) Charles , ou le Roi de Castille , n'eut aucun lieu de douter qu'il ne fût uniquement redevable à Ximenez du succès de cette grande affaire : car la même proposition aiant été faite aux Etats d'Arragon , Don Alonso , Archevêque de Saragoſſe (à qui Ferdinand avoit laissé la Régence de ce Roiaume) qui y présidoit , ne put jamais la faire passer : Les Etats refusèrent constamment à l'Archiduc la qualité de Roi , & persistèrent dans leur refus jusqu'à la mort de la Reine Jeanne.

A peine Ximenez avoit-il congédié l'assemblée dont l'on vient de parler , qu'il aprit que Pedro Giron , fils aîné du Comte d'Uregna , avoit de son autorité privée assiégé San-Lucar ; qu'il ne prétendoit rien moins que de s'emparer de tout le Duché de Medina Sidonia ; que toute l'Andalousie étoit en armes ; & que si l'on ne s'oposoit de bonne heure à de pareilles entreprises , l'on verroit bien-tôt la guerre allumée dans toute la Castille.

Pour entendre cette affaire , qui eut de si grandes suites , il faut sçavoir que Don Juan de Gusman , Duc de Medina Sidonia , épousa en premières noces la fille aînée du Duc de Bejar ; il en eut deux enfans , un fils nommé Henri , & une fille appelée Mentia. Henri